


D'esprit critique, il n'est plus question...

Dans une lettre ouverte , Annick Stevens étaye les raisons pour lesquelles elle a pris la décision de démissionner de l'ULg. Nous avons interrogé Anne Morelli, professeure à l'ULB, sur ce cas exemplaire.

► **DANIEL FLINKER:**
Comment réagissez-vous à la démission d'Annick Stevens?

ANNE MORELLI: Sa démission est tout à fait motivée. Et si nous avions les mains libres financièrement, je crois qu'une forte proportion du personnel enseignant à l'université ferait comme elle. Je crois que la majorité des enseignants et des chercheurs adhèrent à ce qu'Annick Stevens dit.

Les trois missions traditionnelles de l'université - enseignement, recherche et service à la société - doivent être sous-tendues par l'idée du maintien et de la transmission des connaissances, de la recherche pour faire progresser de nouvelles connaissances et du développement de l'esprit critique afin d'amener dans la société ce regard critique. Ce sont les missions qui, pour nous, sont évidentes. Mais aujourd'hui, on se situe dans un tout autre registre: on veut faire entrer l'enseignement, la recherche, dans une logique économique, dans une logique de marché.

C'est donc l'économie de la connaissance: il faut être rentable, rentable dans ses recherches, rentable dans son enseignement puisque ce qu'on exige de nous, c'est de former les travailleurs de demain, de les adapter à la de-

DÉNONÇANT LA SOUMISSION GRANDISSANTE DE L'UNIVERSITÉ AUX DOGMES ÉCONOMIQUES, ANNICK STEVENS, QUI ENSEIGNAIT À L'ULG DEPUIS 2001, A DÉCIDÉ DE DÉMISSIONNER. RÉACTIONS D'ANNE MORELLI (ULB) ET DE JEAN-LOUIS SIROUX (UCL).

Propos recueillis par Daniel Flinker
CSCE

mande des entreprises... comme si Érasme avait jamais imaginé dans son enseignement, former les travailleurs du lendemain. Donc, il y a un hiatus entre ce que nous pensons être les objectifs fondamentaux de l'université et les objectifs que la société de marché prétend lui imposer.

► **DANIEL FLINKER:**
Comme vous, Annick Stevens n'est pas tendre avec l'institution univer-

contraintes par les autorités politiques, il semble que ce soit volontairement maintenant que les directions universitaires imposent la même fuite en avant, aveugle et irréfléchie, vers des savoirs étroitement utilitaristes dominés par l'économisme et le technologisme.

Ce phénomène ne se serait pas imposé à l'ensemble des acteurs universitaires si l'on n'avait pas instauré en même temps une

seront hyperproductifs selon les standards éditoriaux et entrepreneuriaux (...)

De qualité, de distance critique, de réflexion sur la civilisation, il n'est plus jamais question. La nouvelle notion d'"excellence" ne désigne en rien la meilleure qualité de l'enseignement et de la connaissance, mais la meilleure capacité à engranger de gros budgets, de grosses équipes de fonctionnaires de laboratoire, de gros titres dans des revues de plus en plus sensationnalistes et de moins en moins fiables."

Vous partagez donc le constat posé par Annick Stevens, d'une primauté, à l'université, des enjeux économiques sur l'esprit critique...

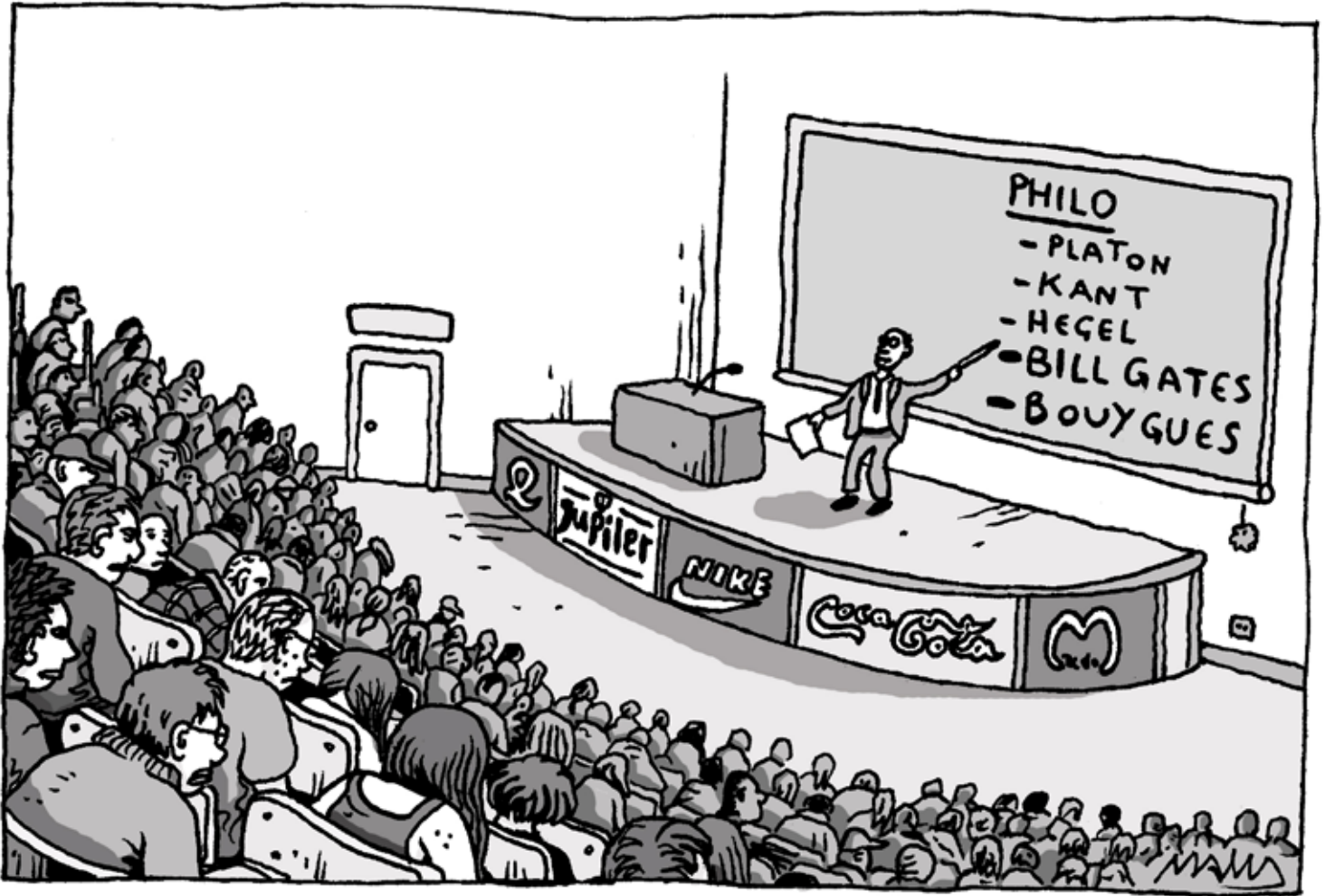
ANNE MORELLI: Oui, cela se voit bien dans les projets de recherche parce que les gros projets de recherche qui sont acceptés sont très généralement liés à des demandes soi-disant de la société... mais cela ne correspond pas à de la recherche de base.

Je vais donner deux exemples. Le premier exemple, c'est un chercheur français qui travaille depuis

“ IL Y A UN HIATUS ENTRE CE QUE NOUS PENSONS ÊTRE LES OBJECTIFS FONDAMENTAUX DE L'UNIVERSITÉ ET LES OBJECTIFS QUE LA SOCIÉTÉ DE MARCHÉ PRÉTEND LUI IMPOSER.”

sitaire telle qu'elle se développe cette dernière décennie. Selon elle, "jamais l'université n'a été aussi complaisante envers la tendance dominante, jamais elle n'a renoncé à ce point à utiliser son potentiel intellectuel pour penser les valeurs et les orientations que cette tendance impose à l'ensemble des populations, y compris aux universités elles-mêmes. D'abord

série de contraintes destinées à paralyser toute opposition, par la menace de disparition des entités qui ne suivraient pas la course folle de la concurrence mondiale: il faut attirer le "client", le faire réussir quelles que soient ses capacités, lui donner un diplôme qui lui assure une bonne place bien rémunérée, former en le moins de temps possible des chercheurs qui



fort longtemps sur les causes climatiques de la révolution française. Ça semble tout à fait fou mais il a relevé qu'en 1788, un volcan en Islande est entré en éruption. Il y a eu de la cendre qui s'est répandue sur les terres agricoles, il y a eu du gel très tardif à cause de cela et la mauvaise récolte a évidemment aggravé le mal-être paysan, ce qui peut être une des causes de la révolution. Tout le monde se fichait de ce chercheur jusqu'à ce qu'il y ait le volcan islandais qui entre en éruption il y a deux ans. Du coup, tous les journalistes se sont rués sur lui en lui demandant: "Mais quelle merveille... Est-ce que vous pouvez nous dire combien de temps ça a duré?..." S'il n'avait pas fait cette recherche de base pendant des années, personne n'aurait pu faire le parallèle avec la situation actuelle.

Mon deuxième exemple est celui

d'un biologiste qui travaille sur la coccinelle. Est-il normal qu'un type passe sa vie à travailler sur les coccinelles? Ne pourrait-il pas faire quelque chose de plus "utile"? Jusqu'au moment où il y a eu une invasion de pucerons. Là, on s'est rué sur ce chercheur en lui disant: "Ces coccinelles mangent les pucerons. Est-ce qu'on peut les faire se multiplier? Quelles sont les conditions dans lesquelles elles se reproduisent favorablement? Etc."

Donc, il faut une recherche de base, qui peut sembler tout à fait "inutile" mais qui peut être, à certains moments, absolument indispensable... mais peut-être que ce chercheur sur la coccinelle aura passé toute sa vie à travailler là-dessus et que personne jamais ne l'interrogera. Mais il aura participé à la transmission de la connaissance et à l'augmentation des connaissances qui est notre

rôle et qui n'a rien à voir avec les "rankings", avec le nombre de contrats qu'on a pu obtenir. Aujourd'hui, il y a, par exemple, une liquidation de toutes les petites sections. C'est quelque chose d'horrible de se dire qu'il y a des langues que plus personne ne connaîtra alors que pendant des siècles, elles se sont transmises de professeurs à étudiants.

Aujourd'hui, on dit: "Ce n'est pas utile, donc on liquide." C'est largement le cas en sciences humaines mais pas seulement.

► **DANIEL FLINKER:** Michel Gevers (UCL) a récemment publié une étude démontrant que les chercheurs belges sont très productifs.

En comparant différents pays, il lui est apparu d'une part, que le nombre de citations des publications scientifiques belges par

d'autres chercheurs place notre pays en très bonne position.

D'autre part, si l'on compare le nombre de citations aux budgets investis dans la recherche universitaire par ces mêmes pays, la Belgique arrive même en 2e position.

Le professeur Gevers se félicite de "la très bonne position de notre pays en termes de productivité et d'impact scientifique, et surtout de sa remarquable progression au cours des quinze dernières années". Il explique que la Belgique "a tout intérêt à maintenir et à développer les outils d'organisation de la recherche qui s'avèrent si remarquablement efficaces".

Partagez-vous l'enthousiasme de Michel Gevers quant à la productivité des chercheurs belges? →

ANNE MORELLI: Je ne partage pas cet enthousiasme parce que je ne veux pas mesurer la productivité des chercheurs. Qu'est-ce que c'est cette "productivité des chercheurs" ? Le nombre de citations ? Si vous avancez une proposition particulièrement absurde, vous déclencherez immédiatement une vague de réponses infirmant votre proposition et vous accumulerez des tas de citations. Le fait d'être cité n'est donc pas un critère.

On peut être cité parce qu'on a émis une hypothèse complètement absurde ou parce qu'on cite soi-même des auteurs qui aimablement "renvoient l'ascenseur" : je vous cite, vous me citez. Je vous cite dix fois, vous me citez dix fois. Ça a quel poids scientifique tout cela ?

Je conteste l'évaluation qui se fait actuellement et dans laquelle nous sommes tous pris. Nous avons des évaluateurs étrangers qui viennent évaluer la recherche dans nos centres. Le centre d'étude que je dirige à l'ULB a été évalué par des évaluateurs venus du Canada, d'Italie, de France et qui, bien souvent, ne connaissent absolument rien à la réalité de cette recherche. Donc, je conteste cette méthode qui, en plus, coûte très cher et est basée sur le copinage : je fais venir en voyage à Bruxelles mes amis des quatre coins du monde et eux, en retour, me feront faire un beau voyage dans l'autre sens !

C'est sur ces critères-là qu'on accorde à des chercheurs ou à un centre de recherche une mention d'excellence. Je partage avec mes

collègues critiques la volonté de plutôt prôner alors la "désexcellence".

► **DANIEL FLINKER:** Annick Stevens explique que la quantité de recherches publiées a un impact négatif sur la qualité de ces études : "En une dizaine d'années d'enseignement, j'ai vu la majorité des meilleurs étudiants abandonner l'université avant, pendant ou juste après la thèse, lorsqu'ils ont pris conscience de l'attitude qu'il leur faudrait adopter pour continuer cette carrière ; j'ai vu les autres renoncer à leur profondeur et à leur véritable intérêt intellectuel pour s'adapter aux domaines et aux manières d'agir qui leur offriraient des perspectives. Et bien sûr j'ai vu arriver les arrivistes, à la pensée médiocre et à l'habileté

productive, qui savent d'emblée où et avec qui il faut se placer, qui n'ont aucun mal à formater leur écriture pour répondre aux exigences éditoriales, qui peuvent faire vite puisqu'ils ne font rien d'exigeant. (...)

Partout des collègues confirment les tendances générales : concurrence fondée sur la seule quantité ; choix des thèmes de recherche déterminé par les organismes financeurs, eux-mêmes au service d'un modèle de société selon lequel le progrès humain se trouve exclusivement dans la croissance économique et dans le développement technique (...)

Quelles conséquences pense-t-on que donnera une telle sélection sur la recherche et les enseignements

Qu'est-ce qu'être "excellent" ?

La lettre de démission d'Annick Stevens est tout d'abord remarquable par la résonance considérable dont elle a bénéficié auprès des travailleurs de l'université. Non que ce qu'elle dénonce soit nouveau et inconnu des principaux intéressés. Mais il y est dit tout haut ce qui se chuchote généralement tout bas. Dès lors, beaucoup y ont vu une opportunité de s'approprier collectivement ce qui était subi (ou contesté) de façon individuelle. Ne serait-ce que pour cela, la démarche de l'auteure mérite d'être saluée.

Ces dernières années, les sociologues ont beaucoup analysé la souffrance au travail dans les professions ouvrières, chez les cadres des grandes entreprises privées, etc. Il y aurait également une belle recherche à mener sur le sujet à l'université : les effets délétères de la surcharge de travail, de la précarisation des statuts, de l'incessante mise en concurrence des équipes et des personnes, de tout ce qui génère les petites et les grandes compromissions du quotidien.

Il ne fait pas de doute que les universitaires restent privilégiés à bien des égards. Leurs conditions de travail ne sont pas comparables à celles, proprement inhumaines, auxquelles sont soumis bon nombre de

travailleurs occupés dans des fonctions d'exécution et soumis à des normes de management autrement plus contraignantes et humiliantes. Mais l'université n'échappe pas à la tornade managériale, qui s'insinue jusque dans les "mots" (l'"excellence", la "gouvernance", les "bonnes pratiques", etc.) au moyen desquels communiquent les autorités universitaires.

Annick Stevens ne pêche guère par excès ou par simplification lorsqu'elle soutient que ces normes managériales, non seulement minent les conditions de travail des universitaires, mais sont absolument incompatibles avec les missions de l'université (former des citoyens critiques et éclairés, faire progresser notre compréhension collective du monde social ou physique). Nous sommes nombreux à constater que la pression à la productivité nous encourage à délaisser les activités non rentables (l'encadrement des étudiants par exemple), à "chercher" ce que l'on sait plus ou moins confusément déjà, à mettre sur le "marché académique" des produits formatés, valorisables en temps et en heure, et plus que tout à fonctionner dans le souci permanent de l'"employabilité" (le désormais fameux "ça fera une ligne de plus à ton CV" est proverbial dans les couloirs de l'université).

Cette course folle à l'"excellence" apparaîtrait peut-être sous un autre jour si l'on prenait le temps de "comptabiliser" le coût humain et scientifique du stress généré par la pression managériale : énergie investie dans une "mobilité" (colloques, séjours à l'étranger) parfois sans autre visée qu'elle-même, projets de recherche édulcorés et dépossédés de ce qui en faisait l'intérêt et l'originalité, articles redondants publiés à la hâte (parfois dès la première année de thèse), articles intéressants qui ne le seront finalement jamais, faute d'entrer dans les standards reconnus par les instances d'évaluation.

Sans doute, le jugement "à charge" d'Annick Stevens dresse-t-il un portrait un peu lapidaire de l'université qui ne rend pas complètement justice au travail des uns et des autres. Mais les sociologues qui pratiquent l'ethnographie le savent bien : mettre en question les structures, sans que des individus ne se sentent personnellement mis en cause, n'est pas une mince affaire. Est-il d'ailleurs nécessaire de préciser que, actif à l'université depuis presque huit ans, je ne me sens pas étranger aux errements décrits ci-dessus ?

Jean-Louis Siroux ©

futurs? Pense-t-on pouvoir encore longtemps contenter le "client" en lui proposant des enseignants d'envergure aussi étroite? Même par rapport à sa propre définition de l'excellence, la politique des autorités scientifiques et académiques est tout simplement suicidaire."

Quels sont, selon vous, les effets de la politique universitaire actuelle sur la qualité de l'enseignement et de la recherche?

ANNE MORELLI: Là où je partage le propos d'Annick Stevens, c'est au sujet de l'espèce de sélection que cela opère. Les vraies découvertes en sciences ou en sciences humaines sont souvent le fait de francs-tireurs, de personnes ou d'équipes qui ont une pensée originale, parfois à la limite de diverses disciplines et très rarement de gens à qui on a commandé un projet. Or aujourd'hui, pour être bien inséré dans l'université, l'idéal c'est d'être un "apparatchik de la recherche". On sait d'avance quels sont les termes qui font écho à la sélection. En sciences humaines, vous devez obligatoirement insérer dans votre projet par exemple "Europe" ou "multiculturel"; vous devez insérer certains termes qui plaisent, même s'ils ne renvoient pas forcément à vos thèmes de recherche. Donc, l'apparatchik de la recherche a des chances d'être maintenu en place, promu, stabilisé dans l'université alors qu'il s'insère dans une pensée très formatée. Le vrai libre penseur, le vrai original, lui, ne s'insère pas dans un programme qui a été commandé et est donc mis hors des réseaux prévus par l'université. Je trouve ça assez inquiétant parce qu'effectivement, on garde des gens qui sont administrativement parfaits, qui font toutes les démarches qu'il faut mais qui n'ont pas forcément l'originalité de la pensée.

Qu'est-ce que ça a comme conséquences sur l'enseignement? D'une part, les gens qui

ruent dans les brancards, qui sont trop originaux, ne restent pas à l'université. D'autre part, les très ambitieux n'y restent plus non plus parce que la carrière, surtout dans certains domaines, n'offre pas des possibilités financières à la hauteur de leurs espérances et de ce qui peut leur être proposé dans le privé. Donc, on risque d'avoir un marais assez médiocre qui reste à l'université.

► **DANIEL FLINKER:** "Ce qui se fait de bon à l'université vient plutôt de la résistance aux nouvelles mesures imposées que de leur application, résistance qui ne pourra que s'affaiblir avec le temps. (...) Plutôt que de s'épuiser à nager contre le courant, il est temps d'en sortir pour créer autre chose, pour fonder une tout autre

“ LES VRAIES DÉCOUVERTES SCIENTIFIQUES SONT SOUVENT LE FAIT DE FRANCS-TIREURS, DE PERSONNES QUI ONT UNE PENSÉE ORIGINALE... TRÈS RAREMENT DE GENS À QUI ON A COMMANDÉ UN PROJET.”

institution capable de reprendre le rôle crucial de transmettre la multiplicité des aspects des civilisations humaines et de stimuler la réflexion indispensable sur les savoirs et les actes qui font grandir l'humanité", avance Annick Stevens dans sa lettre ouverte.

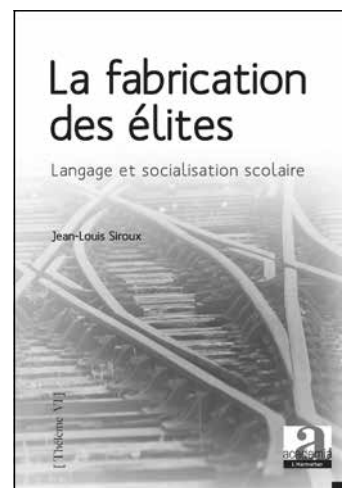
Reste-t-il, selon vous, Anne Morelli, des marges de manœuvre au sein même des universités pour y empêcher l'intrusion des lois du marché?

ANNE MORELLI: L'énorme majorité des collègues est opposée à cette marchandisation de l'université mais ils s'essaient rarement à des démarches collectives. Il y a eu quelques lettres ouvertes, quelques documents qui ont été publiés par des collègues.

Certains ont même organisé les journées de la "désexcellence". Mais les chercheurs et enseignants à l'université ont peu une tradition d'action collective et donc ce sont souvent des réactions ponctuelles.

Personnellement, je suis à l'ULB déléguée syndicale des enseignants depuis de très nombreuses années mais c'est difficile de faire percevoir aux collègues qu'un professeur d'université est un travailleur et qu'on subit exactement les mêmes mesures d'austérité que les autres. Là où j'avais quatre cents étudiants il y a 25 ans, j'en ai mille trois cents aujourd'hui. J'avais une assistante plein temps et maintenant j'ai "un tiers" d'assistant.

Les enseignants subissent les pressions du marché dans leur



Pourtant, cette résistance existe dans tous les pays. Je lis régulièrement la presse italienne et je vois un grand article "L'université que nous voulons". Je pourrais adhérer à tout ce qui y est indiqué à propos de la mesure de productivité de l'enseignant-chercheur, de la question des chercheurs à temps déterminé, du mythe de l'excellence. Ce sont les mêmes expériences que celles que nous vivons.

Quand on nous dit: "On va faire une commission pour réfléchir à comment améliorer nos enseignements", moi, j'ai déjà une réponse première: on multiplie les possibilités de cours offertes aux étudiants, on améliore leur encadrement, on divise mon auditoire par deux. Ce sera déjà un petit peu plus convivial. On ne sera déjà plus "que" six cent cinquante... Il y a de prétendues réflexions qui se mènent pour que nous soyons plus productifs alors qu'il y a structurellement une organisation de la baisse de qualité de l'enseignement universitaire! ■

④ Pour obtenir la version intégrale de cette lettre ouverte, voir notamment <http://www.univendebat.eu/textes/pourquoi-je-demissionne-de-luniverte-apres-dix-ans-denseignement-par-a-stevens/>

⑤ Jean-Louis Siroux est chargé de recherches FNRS à l'UCL et l'auteur de *La Fabrication des élites. Langage et socialisation scolaire*. Éd. Harmattan-Academia (coll. Thélème), 2011, 243 p.